NOUVELLE-ORLÉANS, 1er JANVIER 1903.

Livraison 1ère. 9e SÉRIE. Tome II.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES
1903.

Nouvelle-Orleans, 1er Janvier 1903.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance de Rentrée—17 Octobre 1902.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Emile Rost, 1er Vice-président, Hon. Paul Capdevielle, Clément Jaubert, L. E. Jung, J. F. Lafont, Dr. Louis G. Le Beuf, Charles T. Soniat, Lucien Soniat, Gustave V. Soniat, Dr. Félix A. Larue et Bussière Rouen, secrétaire perpétuel.

Un grand nombre de dames et de messieurs, invités, assistent à la séance.

M. Fortier ouvre la séance à huit heures et, à l'occasion de la rentrée, souhaite la bienvenue aux invités et aux membres, et en termes chaleureux fait une récapitulation de l'œuvre patriotique de l'Athénée et demande à

ses collègues de l'aider dans la tâche qu'ils se sont volontairement imposée en travaillant à la conservation de la langue française en Louisiane. Notre société est en pleine voie de prospérité et l'avenir lui sourit.

La démission du Rév. Père George Harding, comme membre actif, est lue et est acceptée avec le plus grand regret par ses collègues, qui font des vœux pour qu'il revienne bientôt reprendre sa place parmi eux.

M. le Juge Rost parle de M. Louis Herbette, Conseiller d'Etat, qu'il a eu le plaisir de rencontrer à Paris dans le courant de l'été. M. Rost s'est présenté à M. Herbette avec une lettre de M. Fortier, laquelle lui a immédiatement ouvert les portes et lui a fait donner par celui à qui il rendait visite l'accueil le plus cordial. M. Herbette a prié notre 1er Vice-président d'être son interprète auprès des membres de l'Athénée et de leur présenter son portrait et plusieurs de ses ouvrages dont M. Rost lit des extraits ; lesquels font admirer le style facile et charmant et l'esprit fin et observateur de M. Herbette.

Au bas du portrait qu'il a envoyé à l'Athénée, M. Herbette a écrit ces mots :

"Au cher Président et aux distingués membres de l'Athénée Louisianais, en simple témoignage des sentiments affectueux et dévoués du compatriote parisien.

"L. H.

"17 rue Fortuny, août 1902."

L'Athénée est fort sensible à l'attention de son ami de Paris qui, comme le dit M. Fortier, n'oublie jamais ceux qui pensent encore à la France quoique loin de la patrie de leurs ancêtres.

M. Rost termine en donnant lecture d'une lettre qu'il vient de recevoir de M. Herbette, et il est décidé, à l'unanimité des voix, de la publier dans les prochains Comptes-Rendus.

Le Secrétaire lit une lettre que lui a adressée M. Paul Rabot, poète distingué, lauréat du concours des "Annales Politiques et Littéraires" proclamé en mars 1902, dans laquelle il dit qu'il est très sensible à l'honneur que lui à décerné l'Athénée Louisinais en le nommant membre correspondant, et il nous prie d'agréer l'hommage de ses remercîments sincères. Il promet d'envoyer de temps à autres des communications de nature à nous intéresser.

M. Rouen prononce quelques mots au sujet de M. George B. d'Anglade, autrefois Consul de France à la Nouvelle-Orléans, qui, depuis son départ pour Milan où il est Consul actuellement, n'a jamais oublié l'Athénée et donne des preuves de son attachement à notre Société chaque fois que l'occation s'en présente. Il a envoyé à notre Président un exemplaire de son dernier roman qui a pour titre: "Pour arriver au bonheur" et qu'il a signé de son nom de plume "Georges Sauvin." M. Rouen, qui a lu cet ouvrage, en fait les plus grands éloges et il promet d'en lire quelques passages à la prochaine réunion. M. Fortier parle aussi avec éloges du livre de M. d'Anglade.

M. Rouen présente M. John P. Pemberton, artiste louisianais distingué, qui a, pendant sept années, étudié la peinture dans l'atelier de M. Bouguereau, ce grand maître de l'art français. M. Pemberton a eu un tableau au Salon, ce qui est un grand honneur pour un peintre. M. Rouen fait voir aux invités et à ses collègues une œuvre de Pemberton, en blanc et noir, représentant un coin du "Cabildo" et la place "Jackson." Ce travail est admirablement fait et tout le monde en admire le naturel et la correction.

Il est ensuite décidé de clore la partie littéraire de la séance. Sur motion, M. Fortier est prié de céder la

présidence à M. le Juge Rost qui donne immédiatement la parole à M. Rouen.

M. Rouen s'exprime en ces termes :

" Mesdames, Messieurs,

" Mes chers collègues.

" L'année 1902 a été très heureuse pour notre société, car depuis le 1er janvier tout ce que nous avons entrepris a réussi. D'abord Son Excellence Monsieur Jules Cambon, ambassadeur de France aux Etats-Unis, a répondu gracieusement à notre invitation et nous a, par sa présence ici et par ses bonnes paroles, encouragés à perpétuer l'œuvre patriotique pour laquelle l'Athénée Louisianais fut fondé. Je crois pouvoir dire que, de son côté, il a été très touché du dévouement de tous ceux qui respectent encore les traditions françaises et qui luttent si courageusement pour conserver, dans leurs familles, l'usage de la langue française, de cette belle et douce lange dans laquelle nous avons balbutié les premiers mots sur les genoux de notre mère.

" Après M. Cambon, M. Hugues Le Roux nous a donné une charmante causerie qui a été fort goûtée par notre public, par ce public d'élite qui annuellement contribue puissamment par sa présence au succès de nos fêtes. Peu de temps après, notre Président, M. le Professeur Alcée Fortier, assistait à New York à une réunion des délégués aux Etats-Unis de l'Alliance française. Comme vous le savez l'Athénée est affilié à cette grande société dont M. Fortier est le délégué en Louisiane. Cette réunion a été tenue sous la direction de M. l'ambassadeur Cambon, et les délégués de tous les coins de l'Union qui y assistaient se sont formés en un corps régulier. M. Hyde, de New-York, en a été élu Président et M. Fortier un des deux vice-présidents.

"Enfin, l'Athénée a, de plus, obtenu de nombreuses recrues et, parmi les hommes distingués qui se sont joints à nous, je désire nommer tout particulièrement M. Paul Capdevielle, notre digne et excellent maire que nous estimons tous pour ses hautes qualités de cœur et d'esprit.

"Mais, Mesdames et Messieurs, ce qui nous rend très fiers c'est que notre Président, M. Fortier, et notre distingué collègue, M. Capdevielle, ont reçu du gouvernement de la République Française la décoration de la Légion d'Honneur. Je sais que ces deux messieurs sont très modestes et je ne les ferai pas rougir en disant devant eux l'éloge pompeux qu'ils méritent (ce dont je ne me priverais certainement pas s'ils n'étaient pas présents.) Mais pourquoi se taire puisque nous savons tous que notre Président est l'âme de l'Athénée dont il soutient l'œuvre en y donnant, sans marchander, de son temps précieux et de ses grands et multiples talents comme littérateur, comme conférencier, comme historien, et pourquoi se taire puisque nous savons aussi que M Capdevielle n'a jamais oublié qu'il est descendant de Français et, qu'en toutes occasions, il en donne la preuve chaque fois que des Français ou que des descendants de Français ont besoin de sa grande et bienveillante influence.

"Nous sommes réunis non seulement pour dire à nos deux amis combien notre sympathie pour eux est sincère et profonde, mais cette séance régulière de l'Athénée a, ce soir, pris la tournure d'une fête de famille pour rendre un hommage mérité aux nouveaux légionnaires et pour leur faire voir que leurs collègues de l'Athénée Louisianais se réjouissent autant qu'eux-mêmes de la grande distinction qui leur a été décernée par le gouvernement français.

" Nous boirons, dans un instant, à la santé de MM. Fortier et Capdevielle et à la continuation d'un succès dont ils sont si dignes, tous les deux.

" Si je ne me trompe pas, notre Président nous disait, il n'y a pas longtemps, ces jolies paroles de François Ier : " Une cour sans dames est comme un printemps sans fleurs." Je vous remercie donc, Mesdames, d'être venues en si grand nombre pour nous faire constater que le printemps louisianais est le plus beau du monde, puisque vous êtes du nombre de ses fleurs : et, au nom de mes collègues et au mien, je vous prie, Mesdames et Messieurs, de vous joindre à nous et de lever bien haut votre verre en l'honneur de nos deux Chevaliers de la Légion d'honneur."

Messieurs Capdevielle et Fortier répondent à M. Rouen d'une manière très gracieuse et très modeste, et leurs paroles sont saluées d'applaudissements prolongés et chauds.

Après ces discours la séance se change en une fête en l'honneur des nouveaux légionnaires, pendant laquelle règne la plus grande cordialité et à laquelle tout le monde prend part de grand cœur, et on boit souvent à la continuation de leurs succès.

On regrette beaucoup l'absence de M. F. Ambrogi, Consul de France à la Nouvelle Orléans, qui est retenu aux Sources d'Abita par une indisposition qui ne lui a pas permis de prendre part à la séance de ce soir. Pourtant, ce bon et excellent ami a envoyé une dépêche télégraphique dont le secrétaire donne lecture et qui est ainsi conçue :

" BUS. ROUEN, Union Française,

" N. Rampart Ave., N. O.

" Regrette ne pouvoir me trouver à votre réunion ce soir, y assisterai par la pensée, m'associe de cœur à ma-

nifestation sympathique pour nouveaux Légionnaires.

"F. AMBROGI."

On boit alors à la santé de M. Ambrogi et à la belle France, sa patrie.

La soirée se passe très agréablement et personne n'est oublié, même les absents, car les toasts se succèdent de très près et, à en juger par la sincérité des vœux formés pour la santé et pour le succès des membres de l'Athénée, ces messieurs devront jouir d'une longévité et d'une prospérité remarquables.

Pendant la soirée, Mlle Camille Gibert, une de nos chanteuses louisianaises les plus admirées, a tenu plusieurs fois ses auditeurs sous le charme de sa ravissante voix et de la manière admirable dont elle s'en sert. Mlle Edna Flotte dont le grand talent comme pianiste est connu de tous, s'est fait applaudir par la souplesse extraordinaire de son jeu et par la manière magistrale avec laquelle elle a surmonté, sans le moindre effort, les difficultés des superbes morceaux qu'elle a joués. Son élève distinguée, Mlle Anita Bouligny, s'est fait, elle aussi, applaudir bruyamment par la puissance et la finesse vraiment exquise de son jeu. Les officiers et les membres de l'Athénée ont remercié ces demoiselles d'avoir contribué par leur gracieux concours, à l'éclat de cette fête dont la partie artistique a été fort goûtée.

M. Ludovic Lafargue, invité, a pris plusieurs fois la parole et nous lui sommes très reconnaissants des bonnes et jolies pensées qu'il a exprimées au sujet des nouveaux légionnaires, de nos dames louisianaises et de l'œuvre de l'Athénée.

M. J. F. Lafont, membre actif de l'Athénée et Président de la Société Française du 14 juillet, a lu un acrostische de lui offert à M. Fortier. Il est décidé de transcrire ce poème, en entier, dans le compte-rendu de cette séance.

ACROSTICHE.

H onorables amis, cher Professeur, Messieurs,
O n nous a réunis: la voix qui nous assemble
N ous convie au travail; mais d'un commun ensemble
N e pouvons-nous aussi, dans un élan joyeux
E n rouvrant nos travaux fêter un don précieux,
U n symbole d'honneur venu de notre France,
R etour bien mérité de la riche semence
A utour de nous jetée aux quatre vents des cieux
A vec dévotion par des fils généreux.
L eurs noms, vous les savez, je ne veux pas les dire
C ar de leur modestie nous ne saurions médire:
E t de ces preux, même la Légion d'Honneur,
E n les accablant trop ne ferait le bonheur !
F ermons donc les trois bans, aussitôt qu'on les ouvre;—
O ui,— ils sauront sentir qu'un silence qui couvre
R espect et juste estime, au plus profond des cœurs,
T oujours au moins vaudra des effets d'orateurs.
I ls ne peuvent pourtant se soustraire à la Gloire,
E t nous permettront bien d'acclamer leur victoire,
R adieux couronnement de leur constants labeurs.

"Hommage de l'auteur à Monsieur Alcée Fortier, à l'occasion de sa première présidence à ruban.

"N. O. 17 octobre 1902.

"Signé: J. F. Lafont."

M. Clément Jaubert, Président de l'Union Française et membre de l'Athénée, porte très éloquemment la santé de M. Théodore Roosevelt, Président des Etats-Unis, et de M. Loubet, Président de la République Française, et il boit aussi à la prospérité des Etats-Unis et de la France.

Cette charmante soirée se termine en accordant un hommage mérité à la mémoire des membres décédés et l'on unit, tout particulièrement, dans une pensée, la mémoire de M. le Docteur Alfred Mercier, fondateur de l'Athénée Louisianais et son premier secrétaire perpétuel, et celle de M. François Tujague, président de l'Union Française et fondateur de l'école de cette Société.

A onze heures et un quart du soir, l'ajournemnt est

prononcé, et le Président invite tous ceux qui sont présents à assister à la prochaine séance.

Séance du 14 Novembre 1902.

PRÉSIDENCE DE M. LE JUGE EMILE ROST, 1er Vice-Président.

Membres présents : MM. le Juge Joseph A. Breaux, F. Ambrogi, Edgar Grima, Clément Jaubert, Ferdinand E. Larue, Dr. Felix Larue, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat, Charles Vatinel et Bussière Rouen.

Ouverture de la séance à huit heures du soir.

Monsieur Jean F. P. des Garennes, avocat de l'ambassade française à Washington, invité, assiste a la séance.

M. le Juge Rost souhaite la bienvenue à cet invité distingué. M. des Garennes répond d'une manière charmante, et ses paroles patriotiques trouvent un écho dans les cœurs de ceux qui l'écoutent.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Rouen annonce que Monsieur Fortier est absent. Il doit assister, à New York, à la séance de la commission nommée pour choisir l'emblème pour l'Exposition de St. Louis. Il donnera aussi des conférences à l'Université Harvard, à l'Université de John Hopkins et devant le cercle de l'Alliance française de New York. Enfin notre président assistera au grand banquet offert par MM. Chauncey M. Depew et James H. Hyde, de New York, à son Excellence M. Jules Cambon, ambassadeur de France.

M. Rouen parle du dernier roman de M. Georges B. d'Anglade dont le nom de plume est "Georges Sauvin." Cet ouvrage a pour titre : "Pour arriver au bonheur" et les extraits qu'en lit M. Rouen font voir combien est

simple et touchant ce récit d'un amour immense. Les membres de l'Athénée n'ont jamais oublié les services rendus à notre Société par M. d'Anglade quand il était Consul de France à la Nouvelle Orléans, et ils ont été fort touchés de l'envoi qu'il a fait à notre Président d'un exemplaire de son roman, qui est réellement très intéressant et très émouvant et qui sera fort admiré par tous ceux qui préfèrent une littérature pure et propre aux écrits dangereux et faux de certains auteurs malheureusement fort recherchés.

L'Athénée souhaite à M. d'Anglade le succès qu'il mérite si bien.

M. le Juge Rost prend la parole pour causer de son dernier voyage en France pendant l'été passé, et nous donne des détails très intéressants et très curieux. M. Rost parle principalement de la question des Congrégations religieuses et de la loi par laquelle certaines de ces Sociétés ont été expulsées et il croit que les journaux ont beaucoup exagéré les troubles qui ont, soi-disant, agité la France. Il raconte plusieurs incidents très risibles qui se sont passés pendant que les officiers du gouvernement mettaient la loi à exécution ; il donne aussi les raisons pour lesquelles des officiers de l'armée français ont refusé d'agir. La causerie de M. le Juge Rost est des plus gaies et sa verve habituelle ne lui fait pas défaut. Ses collègues lui votent des remercîments à l'unanimité des voix.

A neuf heures et demie l'ajournement est prononcé jusqu'au deuxième vendredi de décembre.

Séance du 12 Décembre 1902.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Emile Rost, Joseph A. Breaux, F. Ambrogi, Clément Jaubert, Dr. L. G. Le Beuf, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat, Charles Vatinel et Bussière Rouen.

Un grand nombre d'invités assistent à la séance.

A huit heures et un quart la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance précédente.

Mme Aimée Beugnot qui devait faire une conférence s'est fait excuser pour cause de maladie.

M. le Prof. Fortier annonce qu'il a reçu le programme des conférences que doivent donner MM. Germain Martin et Léopold Mabilleau, conférenciers de la Fédération de l'Alliance française aux Etats-Unis. M. Fortier dit qu'il a, au nom de l'Athénée, invité M. Mabilleau à faire deux conférences à la Nouvelle Orléans. M. Charles T. Soniat propose que le choix des sujets de ces deux conférences soit laissé à un comité composé du Président et du Secrétaire. Cette proposition est adoptée.

M. le Président dit qu'il a été chargé par la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis d'offrir à l'Athénée deux médailles d'argent qui devront être décernées, annuellement, à des élèves des écoles publiques.

M. Charles T. Soniat fait la motion que l'Athénée accepte ces médailles et que la disposition en soit décidée à la prochaine réunion. Cette motion est mise aux voix et adoptée.

M. Fortier lit un très beau manuscrit de Mlle Ermance Robert, lauréate de l'Athénée. Ce travail a pour titre "François Coppée" et la lecture en est écoutée avec le plus grand plaisir par l'auditoire.

Des remercîments sont votés à Mlle Ermance Robert, et le secrétaire est prié de lui écrire à cet effet.

Il est décidé de publier cet article dans un des prochains Comptés-Rendus de l'Athénée.

Sur l'invitation du Président M. le Dr. J. J. Castellanos qui fut un des plus anciens membres de notre Société, prononce quelques mots bien sentis et exprime le plaisir qu'il éprouve à assister à une séance de l'Athénée. Il promèt d'envoyer sous peu sa soumission, car il désire devenir, de nouveau, membre actif.

La soirée se termine par un récit que nous fait M. Fortier de son récent voyage au Nord, pendant lequel il a donné des conférences en français à New York à l'Université Colombia et devant l'Alliance Française, à l'Université Harvard à Cambrige, à Boston devant l'Alliance Française, et à Baltimore à l'Université John Hopkins. M. Fortier dit qu'il a eu le plaisir de voir Monsieur Jules Cambon à New York et de lui transmettre les vœux que font les membres de l'Athénée Louisianais pour son succès dans son nouveau poste à Madrid. M. Cambon a bien voulu prier M. Fortier d'exprimer à ses amis de la Louisiane ses sentiments les plus affectueux. "On s'intéresse grandement au français dans les grandes villes du Nord," ajoute M. Fortier, et nous en Louisiane devons redoubler nos efforts pour conserver parmi nous l'esprit français et la langue de nos pères.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Lettre de M. Louis Herbette.

Pornic (Loire-Inférieure), 26 Sept. 1902.

Monsieur EMILE ROST.

Mon cher compatriote et ami,

Je suis tout désolé de ne pouvoir vous faire les honneurs de notre petit et doux pays, où le temps est excellent et où vous auriez eu le contact de la vieille France. Je n'ai pu venir ici que depuis quatre jours, et j'avoue que la fatigue d'une année rude et de besognes multiples me rend un peu mélancolique de ne pouvoir respirer,—tout en travaillant,—jusqu'à lundi. Car je reviens à Paris.

J'aurais tant voulu causer avec vous des conditions possibles de ce programme d'action commune auquel vous voulez bien vous intéresser et que notre excellent ami M. Fortier peut accueillir et prendre en mains avec le talent, le dévouement, la force et l'habileté que tous lui connaissent ! Je tâcherai d'écrire, puisque nous ne pouvons nous concerter ensemble.

Vous savez combien j'ai été heureux de passer quelques moments avec vous, et quel désir j'avais de vous accaparer un peu. Il faudra que vous nous donniez dédommagement. Je vous demande d'être l'interprète des amis et des frères d'ici auprès des chers compatriotes louisianais.

C'est avec émotion que nous nous reportons souvent vers la noble et tant aimée famille française de là-bas et que nous lui adressons nos vœux de prospérité et de grandeur. Oui, elle doit prendre dans la glorieuse République américaine la place que ses services justifient et que les facultés, les qualités françaises feront appré-

cier de tous. Dans le grand alliage humain du Nouveau Monde, il faut que chaque élément des nations européennes joue son rôle, dans l'intérêt même des autres, pour le bien de la Confédération, pour l'œuvre commune de la civilisation.

La langue, la littérature, la production intellectuelle de la France est une portion du patriotisme général amassé durant des siècles, accru par tant d'efforts et de génie. Nos compatriotes de Louisiane en ont le dépôt et l'usage. Puissent-ils donner utilité et puissance nouvelles à l'esprit français sur la libre et féconde terre d'Amérique! Honneur à ceux qui se dévouent à une tâche semblable!

C'est avec affection profonde que nous avons ici fait des vœux pour la distinction conférée à notre cher ami M. A. Fortier. C'est par scrupule que je n'en avais pas parlé avant que la publicité m'en donnât le droit. Soyez l'interprète de mes félicitations et de mes sentiments chaleureux auprès du nouveau Chevalier de la Légion d'Honneur Ne semble-t-il pas que si l'on a décoré le porte-drapeau les autres combattants aient aussi part à l'honneur?

Nous pensons à l'Exposition Universelle de St. Louis, et nos projets tiennent plus que jamais. J'espère bien que nous viendrons, un groupe d'amis français et moi, à cette époque, et je compte écrire à M. A. Fortier prochainement à ce sujet.

Souhaits les plus vifs pour vous, pour lui, pour vos familles, pour nos compatriotes, pour la Louisiane, pour les œuvres et les groupes louisianais-français, tout d'abord pour le cher Athénée.

Bon voyage, bonne santé, prochain retour ici.

Chaleureuse poignée de main.

L. HERBETTE.

Aux Dames Ursulines de la Nouvelle-Orléans.
Hommage de respectueuse affection!

MLLE ERMANCE ROBERT.

1902.

François Coppée.

"Jamais je n'ai trempé mon doigt dans l'eau froide des bénitiers, sans tressaillir d'un singulier mouvement religieux."

Dans les diverses tentatives d'études biographiques que j'ai entreprises, je n'ai jamais, jusqu'ici, accordé à ma plume inhabile, et par cela même, craintive et discrète, de tracer un croquis littéraire masculin. Ayant conscience de la faiblesse de ses traits, je lui ai enseigné le respect du sexe fort.

Qu'est-ce donc aujourd'hui qui m'encourage, m'enhardit à ce point que, m'oubliant moi-même tout à coup, je la laisse prendre son essor, et esquisser la physionomie de l'un des écrivains modernes les plus renommés, les plus appréciés: un parnassien, dont l'influence sur les lettres françaises est le plus fortement sentie?

Ah! c'est que, sous le charme des accents d'un vrai poète, qui m'a souvent fait couler les larmes des yeux, je ne puis plus la retenir, la captive: elle me glisse des mains, et s'élançant, elle va courir audacieusement, tandis que, dans un moment d'entraînement, je méconnaîtrai tous les sentiments qui m'ont, jusqu'à cette heure, si justement retenue.

Les conséquences de cet emportement enthousiaste me troubleraient certainement, n'était ce la pensée qu'en

touchant au littérateur, je m'adresse également à un cœur, tout brûlant de charité chrétienne. J'ai confiance dans le pardon de François Coppée, cet amant des petits, ce réaliste converti, qui a "rouvert son Evangile, et est revenu vers la Croix."

Que cet essai biographique soit considéré, non comme un jugement porté sur lui et sur son œuvre, mais bien comme un hommage rendu à son talent, à son caractère d'homme estimable et estimé, à son retour à l'amour de Dieu ! Modeste fleur que je viens déposer à ses pieds !

. . . .

Quoique l'on puisse lire de Monsieur Coppée des pages dictées par l'ironie et l'orgueil ; quoiqu'il ait quelquefois traité des choses religieuses avec audace et légèreté,.... toutes choses qu'il rétracte.... il fut toujours, cependant, de ceux qui croient à la parole du Christ, de ceux qui prient, et, au fond de ses écrits se trouve sans cesse une trace de la foi de son premier âge. Il se plaît à démontrer le prêtre, fidèle jusqu'au martyre, et l'abbesse, d'une piété angélique, accomplissant le plus poétique des miracles.

Sous l'action d'un mal physique, d'une souffrance corporelle, il voit renaître pour lui le "jour de l'âme," il aime davantage Dieu, il s'incline, il l'adore, il se sent le cœur plein d'amour divin, plein d'extase.

Placé au premier rang, François Coppée est pour la génération actuelle, pour ses contemporains, un maître et un modèle. Poète, prosateur, auteur dramatique, il est, tout à la fois, lyrique, élégiaque, épique, réaliste ; mais, c'est surtout dans ses poèmes qu'il vivra. Son originalité siège pardessus tout dans la narration familière, dans la fidélité caractéristique de ce qu'il décrit. C'est un moderne sans ombre d'excentricité.

Ses vers, rarement grandioses, sont toujours opulents,

souples, harmonieux, et prêtent admirablement à la déclamation. Le rythme en est bien marqué ; la rime, toujours riche. Il a des morceaux exquis, de véritables peintures, des tableaux artistiques, des chefs-d'œuvre.

Son immense mélancolie, sa sympathie fine et tendre pour toutes les misères obscures, pour toutes les vertus ignorées, son amour pour ceux dont la vie est pure, pour ceux qui sont fidèles à leur devoir, nous surprennent chez un moderne, qui témoigne du respect pour les oreilles délicates.

Il sent tout : l'harmonie des grandes orgues, qui font tressaillir la nef des cathédrales ; les chœurs des pèlerins, éveillant les échos des montagnes par leurs pieux cantiques ; les larmes des affligés près des tombeaux, les soupirs contrits et douloureux des repentis ; les paroles enflammées de la religieuse et du moine en extase ; les candides et inconscientes prières des enfants, semblables à des ramages d'oiseaux.

Il éprouve le besoin d'exprimer, d'une manière simple et sincère, ce qui se passe sous ses yeux, d'extraire ce qu'il y a d'humilité idéale dans les petites gens avec lesquels il a vécu. C'est dans le langage le plus attendrissant qu'il nous parle du paysage mélancolique des faubourgs parisiens, où s'écoula son enfance.

Modeste et timide, il a une organisation extrêmement délicate, qui s'abandonne à des raffinements de sensibilité, et nous valent ses pages les plus heureuses.

Il glorifie tous les dévouements obscurs du pauvre, du faible ; il choisit ses héros parmi ceux qui remplissent les plus humbles fonctions dans la vie. Il possède l'art d'extraire le beau, le poétique, l'idéal, de la plus simple créature, de la plus basse occupation, des ouvrières, des servantes agenouillées près de leur panier, des artisans assistant aux offices religieux, avec leur sac d'outils à leurs pieds.

Il excelle lorsqu'il fait parler les vieux ; l'on croirait les entendre. Les aïeules ! "Oh ! la grand'mère ! Qu'il faut avoir servi sous le drapeau de la famille, pour porter cette épaulette-là ! " nous dit-il. Combien n'eût-il pas comblé de soins et de tendresse sa "vieille maman chérie," si les flots qui passent ne l'avaient emportée si vite loin de lui ! "Qu'importe le laurier, bien souvent éphémère, si quelque vieille mère ne doit pas, de sa main, le suspendre au foyer ! "

- -

François Coppée a une nature d'élite, qu'indique sa physionomie : son front est vaste ; ses yeux, grands et tristes ; son nez, droit et fin ; sa bouche, bien faite, exprime de l'ironie.

Né en 1842, dans un coin perdu du faubourg Saint Germain, qu'il habite encore, Coppée adore sa ville natale. Il décrit, avec amour, la banlieue de Paris ; il en connaît tous les pavés, et même tous les moutards auxquels il sourit, interrompant son rêve pour répondre à leur "Bonjour M'sieu."

Il fit ses études au collège Saint-Louis, et à l'âge de vingt-quatre ans, il attira l'attention du public par un recueil de poèmes, intitulé, "Le Reliquaire." Depuis lors, il n'a cessé d'écrire, et en 1883, l'Académie en fit un de ses élus, un "Immortel."

- -

Sa vie est simple et cachée, il y traduit son âme. De sa jeunesse, nous savons peu de chose ; c'est lui qui nous apprend que son père était employé dans les bureaux du ministère ; que, de bonne heure, une mort prématurée lui ravit la tendresse de sa mère, sans que la pierre du tombeau fît disparaître son amour filial. C'est avec la plus grande vénération qu'il nous parle de son père, mort jeune aussi. Enfant de constitution faible, nerveuse,

sentimentale, François grandit près de ses sœurs, dans la pauvreté, dans la tristesse, et l'ombre projetée sur sa vie, par cette sombre période, n'en fit point un pessimiste, un sceptique. Elle développa, au contraire, sa sympathie pour tous ceux qui souffrent sur cette terre, cachant bravement aux regards étrangers, leurs chagrins et leurs douleurs. Sa vie première fut composée de rêves et de désirs ; sa seule consolation se trouvait dans ses œuvres littéraires. C'est ainsi qu'il écrivit, d'abord, sans aucune vue d'intérêt, sans croire même que jamais d'autres le liraient, travaillant pour lui seul, pour la seule joie de jeter au dehors toute son âme et tout son cœur.

Minuit le surprenait toujours à écrire, et ses dimanches étaient consacrés à lutter avec les idées, les images et les mots. "Heures de pur enthousiasme et de parfait bonheur," qui lui deviendront étrangères, quand il aura goûté à la saveur du succès, quand il aura pour éperon le débile désir de la gloire.

La réputation de François Coppée comme poète, est depuis lontemps établie sur la sincérité de son œuvre, et le monde des lettres l'honore du premier rang. La renommée de plusieurs de ses poèmes s'accrut par leur débit, dans les salons parisiens. Parmi ceux-ci, je mentionnerai : "La Grève des Forgerons, le Naufragé, les Aïeules, la Bénédiction, le Justicier," dont l'action est pleine de rapidité et de vigueur.

Ses recueils intitulés "le Reliquaire," "les Humbles," "Récits Epiques," nous offrent les scènes les plus nobles et les plus pathétiques. On y trouve "la Veillée," poème touchant, où se révèle tant de charité et de pardon, inspirés par un seul regard jeté sur un Crucifix.

Comme auteur dramatique, les plus grands succès de Coppée ont été "le Passant," dont le naturel, la douceur

et la simplicité sont indicibles ; "le Luthier de Crémone," charmante petite comédie ; "Pour la Couronne," "le Trésor" qui sont l'expression des plus nobles dévouements.

Mais, en général, Coppée est trop sentimental pour le théâtre, l'action manque à ses drames ; cependant les personnages en sont si vivants, si semblables à nous-mêmes dans leurs sentiments et leurs douleurs, qu'ils ne laissent de nous intéresser encore vivement.

Sa prose offre des qualité analogues à celles de ses poésies : ce sont les mêmes mouvements d'âme nobles, tendres, délicats et mélancoliques, rendus dans de touchantes histoires, de charmants contes, nous présentant des scènes de réel héroïsme dans la misère. Tous les caractères obscurs y ont leur place : le petit épicier, le vieux capitaine, la sœur de lait, le bossu, le vagabond sauvé par une page de l'Evangile, la jeune papetière, par son gai babil, faisant oublier à son vieux père invalide, sa constante immobilité ; l'ancien soldat, rude et probe ; la petite fille estropiée, le débutant dans la carrière littéraire, et même la vieille fille, ayant sacrifié jeunesse, avenir, bonheur pour soigner un petit frère infirme.

L'invasion des Allemands, la lutte héroïque de Paris, éveillèrent le patriotisme de Monsieur Coppée, qui fit du service pendant le siège. La Commune, cette terrible époque de guerre entre des frères, sous les regards de l'étranger ennemi et vainqueur, lui arrache des cris de douleur et d'indignation, qui éclatent dans des vers émouvants. "Plus de Sang," "Lettre d'un Mobile Breton," Aux Amputés de la guerre," sont des inspirations de la guerre Franco-Prussienne.

. . . .

Depuis dix ans, François Coppée réside au même point de son faubourg. La dignité de sa vie lui attire la considération et l'estime de tous ceux qui ont la bonne fortune de le connaître personnellement. Il vit loin du monde, dans l'intimité de ceux qu'il aime, ignorant la malice de la vanité et de l'ambition, livré entièrement à ses rêves et à l'art d'écrire.

Je l'ai salué des beaux titres de prosateur, d'auteur dramatique, d'académicien, de poète. Ne pouvons-nous pas pressentir pour lui, le titre encore plus honorifique de champion de la foi, de défenseur des droits du clergé catholique français ?

Le ciel a fait pour son mâle cerveau le talent aimable, facile, compatissant. Ses rêveries mélancoliques ne poussent pas au désespoir ; elles invitent à la résignation. Ses pas ne connaissent pas l'herbe fleurie, les frais gazons, la route du plaisir bruyant et enivrant, mais bien le sentier de la douleur et de l'infortune. Qu'il perfectionne son œuvre par de pieuses revisions, qu'il y porte un scalpel purificateur, et, comme je n'oublie pas, en parlant des choses qui feront vivre son nom, qu'il est encore possesseur de bien des années d'existence, je lui fais le vœu, que sa muse, si noble, si tendre et si douce.... vrai miroir de son âme.... n'élève de culte qu'à Dieu, qu'à la foi catholique, qu'à la vérité, qu'à la vertu, qu'à la patrie, qu'à l'héroïque indigence !

En lisant les œuvres de François Coppée, j'ai rarement souri, mais souvent versé des pleurs, et, le cœur angoissé, murmuré ces paroles : " C'est trop triste ! "

ARTISTE ET VIRTUOSE. *(Suite.)*

CHAPITRE VIII.

C'était un train de petite vitesse qui s'arrêtait fréquemment sur la route. Les deux amis profitaient des longues haltes pour aller chercher leur nourriture et, quand le train se remettait en marche, ils reprenaient leur place sous la bâche.

Cela dura plusieurs jours pendant lesquels le rossignol fut assez aimable, encore tout hanté qu'il était par le souvenir de ses amours récentes.

Un matin, les petits voyageurs furent éveillés par l'arrêt du train et, sortant de dessous leur bâche, ils virent devant eux la mer bleue. On eût dit du saphir liquide pâlissant à mesure qu'il montait à l'horizon. Une brume épandue empêchait de distinguer où commençait le ciel, où finissait l'eau: tout le paysage baignait dans l'azur. Deux petites voiles blanches semblaient planer dans l'air comme des oiseaux étranges. Le sable du littoral était d'un blanc de neige et les vagues, bordées d'un filet d'écume, y mouraient avec la palpitation rhythmique d'une poitrine qui respire.

Une rivière assez large arrosait des prés verts, au milieu desquels se dressait un bouquet de pins parasols. A gauche de la voie ferrée, l'horizon était fermé par une rangée de hautes montagnes dont la crête était poudrée de neige; ce qui n'empêchait pas la température d'être très douce et le soleil déjà chaud, malgré l'heure matinale.

Le couple s'envola vers les pins.

" C'est le printemps," dit Ernest avec joie. " Ma voix va revenir bientôt."

Et il essayait de chanter, sans trop y réussir.

" Quand on pense que nous sommes à la fin de janvier ! Aux environs de Paris les arbres sont absolument nus et la terre couverte de neige peut-être."

" Ces arbres sont superbes," fit l'alouette; mais le feuillage en aiguilles est désagréable : on s'y pique lorsqu'on s'y pose."

" Il y avait aussi des oliviers, ressemblant à nos saules par la forme de leur ramure et le gris de leurs feuilles étroites. Les voyageurs goûtèrent aux baies noires dont ces arbres étaient chargés.

" Pouah ! que c'est mauvais," dit le rossignol.

Ils virent des orangers, qui portaient en même temps des fruits mûrs et des boutons près de fleurir.

" Mon oncle avait raison," dit l'alouette, " c'est le paradis ! "

Ils causèrent avec un vieux moineau.

" Vous êtes perchés sur les pins de Villars," dit celui-ci. " En suivant le littoral, on trouve par là la ville de Cannes, où vont mourir les riches poitrinaires Anglais et Russes."

" Est-ce qu'on peut mourir dans un climat si beau ? " demanda le rossignol.

" C'est vrai qu'il fait beau aujourd'hui," dit le moineau.

" Il en est toujours de même, je suppose ? " dit l'alouette. " Les journaux l'affirment," répondit le moineau; " ils sont même payés très cher par les aubergistes pour l'imprimer tous les jours."

" Serait-ce donc une blague que le midi ? " demanda le rossignol inquiet.

" Je ne voudrais pas faire du tort à mon pays," reprit le méridional. " Si vous restez quelques jours, vous saurez à quoi vous en tenir."

" Il me semble que l'air a une odeur particulière," dit l'alouette en aspirant à petits coups pressés.

“En effet,” dit le rossignol, “une odeur un peu âcre. Serait-ce celle de la fleur d’oranger?”

“Je ne sens rien,” dit le moineau; “mais, à coup sûr, ce n’est pas la fleur d’oranger. Dans un mois quand les boutons s’ouvriront, il n’y aura pas moyen de se tromper. Le pays est alors comme une boutique de parfumeur—on en est écœuré.”

Pendant la journée il vint beaucoup de monde sous les pins parasols. Lorsque des promeneurs passaient, l’alouette remarquait que l’odeur de l’atmosphère devenait plus forte. Elle le dit au moineau qui se mit à rire:

“Je comprends,” dit-il, “c’est l’odeur d’ail tout bonnement. Est-ce que cela vous gêne?”

“Un peu,” dit l’alouette.

“Il faudra vous y faire, car dans notre pays, tout le monde sent l’ail. L’ail est la base de la nourriture; à la campagne, vous voyez, l’air en est imprégné; dans les villes, c’est pis encore.”

“Nous irons visiter Cannes,” dit l’alouette; “n’est-ce pas, Ernest?”

“Je ne vous le conseille pas,” fit le moineau. “La grippe, ou, pour parler comme les gens distingués, l’influenza y fait de grands ravages, ainsi que sur tout le littoral, et cela ne contribue pas à rendre gaie cette ville de moribonds.”

Le moineau était bon campagnon. Il leur fit les honneurs du pays, les présenta aux premières familles. Le soir l’alouette s’endormit en répétant:

“C’est le Paradis!”

Pendant la nuit, un vent s’éleva de la montagne, d’abord modéré, puis augmentant de force d’une manière lente, mais continue. Au jour, c’était une vraie tempête qui sifflait lugubrement dans les feuilles rigides des pins, ébranlait jusqu’aux troncs gigantesque de ces arbres

séculaires. Passant sur les montagnes qui s'étaient couvertes de neige pendant la nuit, les rafales arrivaient glacées et jonchaient le sol de rameaux brisés qui tombaient comme grêle.

Tous les oiseaux du pays avaient disparu. Les deux étrangers, demi-morts de froid, cherchaient en vain à s'abriter derrière une grosse branche, quand ils virent arriver leur ami le moineau, qui leur cria :

" Si vous restez là, vous êtes perdus. Venez avec moi."

" Il les mena jusqu'au village et les fit se placer sur la gouttière d'une maison délabrée, du côté qui faisait face à la mer.

" Ici," dit-il, " nous sommes réparés."

" Nous sommes quoi ? " demanda le rossignol.

" Nous sommes réparés du vent."

" Vous voulez dire abrités."

" Dans le midi nous disons réparés," fit l'indigène d'un air vexé. " Nous ne sommes pas des puristes."

" Mais cette tempête ne va pas durer longtemps ? " demanda l'alouette.

" Ce n'est pas une tempête," répondit le moineau ; " c'est la brise du pays, le mistral. Cela dure trois jours, ou six, ou neuf, cela cesse pendant un jour et puis recommence pour trois, six, ou neuf jours."

" C'est gai ! " fit l'alouette.

" Aujourd'hui il n'est pas très fort," reprit le moineau. J'ai vu le mistral renverser des voitures de chemin de fer toutes chargées. Une fois, j'ai vu à Villefranche, une grosse femme emportée comme une plume jusqu'au milieu de la rade. Le ciel, comme vous voyez, n'en est que plus pur ; ça n'est pas gênant lorsqu'on est bien réparé."

" Abrité," observa le rossignol.

" Ré-pa-ré ! " insista le moineau. " Regardez devant chaque maison, chaque pan de mur, il y a des groupes

d'hommes et de femmes. Sans parler des oiseaux perchés sur toutes les gouttières."

"Mais," demanda le rossignol, "ceux qui ont à travailler au dehors?...."

"Ils ne travaillent pas, ils restent réparés tant que dure le mistral."

"Alors ils ne travaillent pas souvent," observa le rossignol.

"Non!" dit le moineau; "à quoi bon?"

Le mistral dura huit jours pendant lesquels les pauvres oiselets, semblables à des naufragés, eurent beaucoup de peine à trouver leur vie autour de la masure.

Le rossignol, nerveux et agacé, passait sa mauvaise humeur sur l'alouette qui n'en pouvait mais.

"Il est propre, ton Paradis!" lui disait-il.

"Mon oncle parlait de Nice et de Monaco," répondit-elle. Peut-être y fait-il plus beau."

"J'en doute," dit le moineau.

Le rossignol s'informa du chemin qu'il fallait suivre pour aller à Nice.

"Tout le long du littoral, par là. Pas moyen de s'égarer."

Le neuvième jour, le mistral tomba, mais le ciel se couvrit, et il fit froid.

"Partons pour Nice," dit Ernest— et ils s'envolèrent.

Ils traversèrent Cannes. Au bord de la mer régnait un long boulevard où des laquais à mine de croquemorts, poussaient des petites voitures dans lesquelles agonisaient des cacochymes de l'un et l'autre sexe, emmitouflés de fourrures.

Il y avait tout un monde de comateux, d'ataxiques, de ramollis, de phthisiques à la dernière période, que leurs héritiers envoyaient là pour s'épargner le spectacle des dernières agonies. C'est si triste de voir mourir les êtres qui vous sont chers!

Le rossignol entendit un fragment de conversation entre deux petites voitures.

"Eh! nous voilà encore sur nos roues!"

"Oui; la semaine a été rude. Ce mistral en a beaucoup emporté, des camarades."

"D'abord le duc de Winchester et le prince Koutousoff, qui sont morts lundi. Et puis ce banquier juif qui avait l'appartement à côté du mien."

"Dans mon hôtel, on en a emballé quatre en trois jours. Un jeune marié qui faisait le voyage de noce. L'influenza vous l'a rapidement tortillé."

"Je ne sais si vous me comprenez, mais ça me fait toujours un certain plaisir de voir défiler les autres."

"Parfaitement! Il faut un contingent déterminé, n'est-ce pas? Et, s'il est fourni par les voisins, c'est autant de chances que nous avons de rester."

"C'est cela même. Avez vous reçu des nouvelles de Paris?"

"Non, vous savez, mon fils est très-occupé. Il viendra ici pour le carnaval et les courses."

"Moi, mon neveu vient me voir tous les mois; il est très gentil."

"Parbleu! Il n'est que votre neveu; vous pouvez, d'un trait de plume, donner votre fortune à n'importe qui: il faut bien qu'il vous soigne. Tandis que mon fils, je ne peux pas le déshériter comme cela. Il n'a pas besoin de faire de frais."

En ce moment passèrent en voiture découverte deux superbes filles, l'une blonde et l'autre brune. Elles toisèrent les deux moribonds avec ce mépris et ce dégoût que la santé éprouve pour la maladie, la vie pour la mort.

"C'est Gioia et Berthe Revolver," dit l'un des cacochymes.

"Vous vous occupez encore de cela?" demanda l'autre.

Et les deux visages devinrent encore plus pâles, plus couleur de terre, les yeux caves se voilèrent comme emplis de visions du passé.

Le rossignol et sa compagne couchèrent à l'entrée d'Antibes. Le lendemain, le mistral se remit à souffler, mais pas aussi fort que la semaine précédente.

Après quelques heures de vol, le couple atteignit un fleuve dont le lit très large était presque à sec. Un mince filet d'eau, ou plutôt de boue jaune, serpentait d'un bord à l'autre. Sur la rive gauche du cours d'eau commençaient les faubourgs de Nice. Comme le vent prenait de la force les deux oiseaux suivirent une rue assez large, en volant, autant que possible, à l'abri des maisons.

Fatigués, ils se posèrent sur la corniche d'une porte cochère ; c'était l'entrée d'un hôtel d'assez bonne apparence. Vis-à-vis il y avait une autre auberge ; presque chaque maison d'ailleurs portait un écriteau annonçant des appartements meublés avec luxe, une table d'hôte de premier ordre.

Sur le seuil de la porte ou s'étaient perchés les deux amis, le patron de l'auberge était debout, en pantalon de toile, en manches de chemise et sans chapeau. Chaque fois qu'il passait quelqu'un, l'aubergiste s'épongeait le front d'un grand mouchoir à carreaux. Le confrère d'en face traversa la rue.

“ Comment diable,” dit-il, “ pouvez-vous rester à peine vêtu par un froid pareil ? ”

“ Chut ! ” interrompit l'autre ; “ voici des étrangers qui pourraient vous entendre.” Et puis, très-haut : “ quel beau temps ! quelle chaleur il fait ! ”

“ Vous exagérez,” dit le confrère. “ Vous allez attraper une pleurésie.”

“ Naïf que vous êtes ! je suis rembourré en dessous ;

trois gilets de flanelle, un tricot, deux caleçons de laine et deux pantalons."

"Truqueur, va!" s'écria l'ami en riant. "Je me disais aussi: il a engraissé, le voisin Marius."

"Oui; outre que cela tient chaud, cela vous donne un embonpoint qui parle en faveur de la maison."

"Voici l'omnibus du chemin de fer," dit l'aubergiste d'en face: "je retourne à mon poste." Et il traversa la rue.

L'omnibus s'arrêta au milieu de la chaussée, un homme en sortit.

"Brr!" fit-il, en relevant le col de son pardessus.

Il aida à descendre une jeune femme enveloppée d'une pelisse de loutre.

"Quel froid!" s'écria-t-elle; "c'est pire qu'à Petersbourg."

"Je demande pardon à Madame," dit Marius; "il fait tellement chaud que je ne peux même pas supporter un paletot d'été."

"Ah bah!" dit le Monsieur; et, s'adressant à sa femme:

"Où descendons-nous, ici, ou là?" en désignant successivement les deux hôtels rivaux.

"Hôtel de la Méditerranée!" criait l'homme d'en face. "Toutes les chambres au midi avec vue sur la mer."

"Hôtel du Var!" criait Marius. "J'ai des appartements au Nord, que vous trouverez préférables, à cause de la chaleur."

"Quels blagueurs!" observa le rossignol. "Allons plus loin."

EDWARD DESSOMMES.

(A suivre.)

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1902.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"LA CESSION DE LA LOUISIANE AUX ÉTATS-UNIS ET SES CONSÉQUENCES."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1903 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

Bus. Rouen, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

